

Toute rencontre, dans le champ psychiatrique est une énigme.

Certains pensent la résoudre dans la position de maîtrise. Clôturant l'énigme, ils s'aveuglent en aveuglant autrui. Ces gens ne sont pas curieux de l'altérité. Je les tiens, de surcroît, pour fort néfastes. Ils ne sont pas de ma mouvance. J'exposerai donc une énigme éclairante.

Ce jour-là, trois hommes furent introduits dans mon bureau par la secrétaire. Après les amabilités d'usage, les deux premiers s'assirent d'autorité devant mon bureau. Le troisième s'accroupit lentement derrière eux sur mon divan, au fond de la pièce, dans une obscurité lointaine qui lui semblait propice.

J'avais face à moi deux petits notables corses de la quarantaine, immédiatement repérables à leurs costumes apprêtés pour les grandes circonstances. Dès que le plus « orateur » des deux prit la parole, ma première impression fut corroborée par la rhétorique ampoulée du discours. J'avais l'habitude de cette langue française de circonstance qu'il utilisait. Je connaissais ces formules toutes faites où la langue est poussée à l'extrême de ses possibilités en des superlatifs qui m'excédaient quelque peu. J'entendais le ronronnement de l'orateur, son accent travaillé. Point n'était besoin d'écouter ce qu'il disait. Cela faisait partie des préambules obligés. Se détachaient des compliments excessifs à mon égard (sommité professorale, rigueur morale, diagnostic sans égal) et les inévitables connaissances communes de canton à canton, de ville à village. Comme il m'arrive

souvent, plongé dans l'opacité d'énoncés redondants, je me sentais déjà exténué. Puis la requête vint, le « grand service » à rendre à cette honorable famille :

« Monsieur le Professeur, nous venons pour notre malheureux oncle Alexandre, ici présent. Nous avons décidé de nous adresser à vous car aucun de vos confrères, dans l'île, ne saurait vous égaler. Notre pauvre oncle souffre de graves troubles mentaux. Il est devenu berger alors qu'il aurait pu profiter de sa retraite d'adjudant des troupes coloniales. Il disparaît des semaines, des mois entiers dans la montagne. Parfois il part sans laisser d'adresse sur le continent. Tout son argent disparaît en prodigalités excessives et incontrôlées. Il ne fréquente personne dans son village où il possède une belle demeure. Il préfère sa mesure de berger dans la montagne. Il inquiète les gens par son sourire sardonique, paraît dangereux avec son fusil toujours sur l'épaule. Il s'est paré lui-même, un jour que d'honorables villageois effrayés l'observaient, du titre inquiétant d'« Alexandre le fou ». Après bien des hésitations, nous avons décidé de le mettre sous tutelle pour son bien et pour l'honneur de la famille. Il est d'accord. D'ailleurs, il est venu vous voir avec nous, à Marseille, sans réticences. Dès que vous aurez pris cette mesure, il sera soulagé. Nous veillerons pour lui à une vieillesse heureuse, guidés par vos conseils éclairés ».

C'était donc ça leur grande affaire ! Le ton devenu impératif. Ils n'avaient aucun doute sur l'ordre qu'en fait ils me donnaient. Je ressentis encore plus ma lassitude, aggravée par la position expertale qu'on m'assignait. Or, j'ai horreur des experts psychiatres. J'ai toujours conçu mon labeur psychiatrique comme l'art de décrypter, sous l'énoncer le plus singulier, l'énonciation d'une demande humaine pathétique, demande à entendre en amont même du langage. Cette conception est radicalement opposée aux questions tortueuses posées par les « experts ». Le psychiatre questionneur représente, à mes yeux, le descendant direct du Grand Inquisiteur soumettant l'hérétique à la question.

Ces petits notables venaient de la part du docteur P., vaguement connu de moi durant mes études. Le docteur P. était devenu, comme tant d'autres, maire de village, conseiller général, etc. Il me fallait me défausser poliment, trouver un compromis acceptable, leur expliquer qu'ils avaient frappé à la mauvaise porte. Dans mon silence, j'oscillais entre un refus raide de me prêter à cette affaire et la tentation de paroles aimables pour signifier mon rejet. Tout, chez nous, est affaire de compromis fouaillés par le non-dit, tenus que nous sommes par d'inextricables liens qui nous engoncent et nous paralysent.

Pendant tout l'exposé de l'« orateur », son frère, comme une doublure, avait opiné du chef aux points fort des scansions du discours de son aîné. Alors, je me mis à observer « Alexandre le fou », toujours impassible en sa posture première. Je l'entrapercevais, à distance, entre les épaules de ses neveux. Il était vêtu de velours noir élimé avec un curieux insigne de l'armée coloniale au revers de sa veste. Il n'avait pas enlevé sa casquette, l'homme m'observait avec soin depuis le début. Je ressentis qu'il « ressentait » l'opacité où j'étais plongé. Oui, il m'observait de ses yeux délavés et fixes. Ces yeux devinrent, pour moi, comme un point focal dans l'appréhension d'un visage anguleux, buriné, immobile. Ce regard me jaugait. J'y percevais une secrète ironie. Alexandre voulait-il me demander quelque chose ?

Je m'adressai aux deux autres :

« Veuillez bien me laisser seul avec votre oncle.

— Mais pourquoi ? Nous vous avons tout dit. Il ne vous dira rien de plus.

— Je vous prie, messieurs, de vous retirer un moment dans la salle d'attente ».

Ils se levèrent tous deux, guindés, réprimant une sorte de fureur glacée. Alexandre sourit pour la première fois. Je lui demandais de prendre place devant moi. Il déplia son long corps maigre et vint s'asseoir à la place laissée chaude par « l'orateur ». Tout changea. Après tant de paroles vides, s'instaura un silence plein que je rompis en chuchotant quasiment :

« Que puis-je pour vous, Monsieur ?

— Rien, ils vous ont tout dit.

— Je ne m'occupe jamais d'histoire de tutelle. Tel n'est pas mon métier.

— Je l'avais compris. Vous avez l'air embêté. À vous de voir ».

Alexandre souriait. Il se jouait, avec une certaine malice, de mon errance. Je décidai alors d'abandonner la langue française et de parler corse. Cela semblait lui plaire, mais il restait toujours évasif. À ironie, ironie et demie. Je lui déclarai alors, toujours en corse :

« Finissons-en compère. Cette histoire ne tient pas debout. J'aimerais connaître le « dessous des cartes ».

— Ah bon, vous vous intéressez, Professeur, à la vie d'un humble berger ? Alors, je vais vous la raconter.

Cela fut dit sur le ton des prologues coutumiers aux conteurs insulaires. Alexandre regardait vers le lointain. À travers moi, il s'adressait à une vaste agora à l'écoute de singuliers exploits :

« Je me suis engagé, bien jeune, dans l'armée. J'ai beaucoup voyagé dans les colonies lointaines. J'ai pris des risques mais j'ai pu voir la baie d'Along et bien d'autres merveilles. À trop aimer les femmes, je ne me suis pas fixé. Comment se fixer quand on est de nature vagabonde ? Et puis, vous avez vu, j'ai des neveux charmants. Je suis atteint de nostalgie indochinoise. Je fréquente, à Marseille, la veuve vietnamienne d'un sous-officier. J'ai acheté un appartement dans le quartier indochinois de cette ville, sans en parler à quiconque. J'y viens régulièrement passer des semaines avec cette dame de mes pensées. Je l'ai appelée *Baie d'Along*. Je me trouve ainsi à Hanoï. Autrement, je suis berger. J'observe les grands rapaces de la haute vallée. Je les aime tous, que ce soit l'épervier, le milan royal, le faucon. Mon ami est un milan royal. Je lui laisse de la viande et il plonge du haut des airs, restant quelques instants auprès de moi. Je suis un grand chasseur de sanglier mais je les respecte car ce sont de nobles bêtes. J'ai un ami sanglier, un vieux solitaire comme moi. Tout le monde le recherche. Je le protège en l'attirant dans des bosquets près du fleuve. Nous nous rencontrons souvent dans une complicité totale. Je sais qu'il a compris que nous étions de la même engeance. J'ai aussi quelques amis bergers. Nous nous rencontrons aux limites de nos sphères d'influence. Nous parlons peu. Nous écoutons le silence. Nous nous respectons. Oui, j'aime les grands rapaces de la haute vallée. Mais j'observe aussi les petits rapaces sans noblesse de la ville, charognards, sans grande envergure ».

Alexandre s'arrêta là, comme en suspens. À travers la métaphore des rapaces, il me livrait une énigme qu'il attendait que je déchiffre. Tout tenait dans une expression : « Les petits rapaces de la ville ». Le discours d'Alexandre était trop noble pour désigner par là l'ensemble des citadins. Parmi les citadins, lesquels étaient ces petits rapaces ? Il ne pouvait s'agir que de petits politiciens dont ses neveux étaient affidés. Alors, je dis :

« Vous désignez par là, je suppose, les politiciens souvent médecins comme mon confrère, le Docteur P.

— C'est bien, vous avez compris. Je vais donc vous parler du Docteur P. Il est installé en ville dans un grand bureau, bien plus beau que le vôtre. Il monte au village pour ses permanences. Il rend des services, fait des certificats voulus pour les pensions, trouve des places aux désœuvrés. Grâce à

sa grandeur d'âme, le village se dépeuple encore plus vite. Je descends le voir à la ville dans son grand cabinet, quand je touche ma retraite trimestrielle. Je lui demande de m'examiner de fond en comble et de faire tous les examens possibles dans sa clinique. Je lui demande le « check-up », comme disent les médecins actuels. Au moment du règlement, il me convient de lui donner tout le montant de ma retraite du trimestre. Pendant quelques instants où il compte l'argent liquide, lui, le maître des lieux, le seigneur du coin, je l'observe. C'est un grand moment d'extase. Le maître est devenu mon laquais, une sorte de croupier auquel on dirait, au moment du pourboire : « Pour le personnel ». Je sais qu'ensuite, il partage la somme avec mes neveux. Ce sont ses lieutenants, ses agents électoraux. Il doit, ces derniers temps, devenir plus gourmand dans la part exigée. Mes neveux ont l'air d'être mécontents de lui. Ils préfèrent l'arrangement de la tutelle. Tel est le sens de leur venue.

– Pourquoi les avoir suivis ?

– Pour vous observer, pour savoir si vous aviez les qualités qu'on vous prête ».

Ainsi, Alexandre observait le bestiaire humain. Dans sa parabole hégélienne, il résumait, d'un trait acéré, les liens immémoriaux unissant dominants et dominés, la structure de base du clan, la sous-jacence d'un paternalisme fondateur d'humiliations et de rancœur pour l'asservi auquel on a octroyé service. Mais si bien des gens de mon pays se résignent à ce rapport de maîtrise, dans une ambivalence houleuse, c'est qu'ils préfèrent un maître adoré, abhorré, à des pouvoirs lointains, inaccessibles à leur entendement. « Après tout, me disait un « intellectuel » disert, ne vaut-il pas mieux un maître proche dont on connaît les tares qu'un monstre froid que l'on nomme l'État ? » Alexandre, à sa façon altière et solitaire, tranchait ce nœud gordien de la servitude. Seigneur solitaire de l'Imaginaire, il se payait ce luxe et l'infinie victoire d'un foudroyant éclair de rupture des règles établies.

Alexandre m'avait laissé à mes réflexions. Quelques minutes passèrent puis il m'interrogea :

« Qu'allez-vous faire ?

– Téléphoner au Docteur P. »

J'appelai, en corse, le distingué confrère :

« Bonjour, Sébastien à l'appareil. J'ai devant moi Monsieur Alexandre S. Il serait bon que tu restitues toutes les sommes dues. »

S'ensuivit un long silence. Je me souvenais vaguement de P., petit Don Juan d'amphithéâtre bardé de certitudes. Puis P. répondit. Je sentais qu'il essayait de ne rien perdre de sa superbe :

« Tu sais, ce n'est qu'un arrangement avec les neveux. Il faut savoir respecter ses arrangements. Je peux refuser ta proposition.

— Tu ne refuseras pas.

— Sinon ?

— Sinon, les lois existent.

— Toujours aussi violent ?

— Toujours.

— D'accord, tout sera restitué dans la semaine. Et les neveux ?

— Tu verras avec eux.

— D'accord ! Pourrais-tu garder le silence. Il y va de ma réputation.

— Je garderai d'autant mieux le silence que cela m'a l'air d'un secret de Polichinelle ! »

Ainsi l'aura lointaine d'une certaine violence de ma jeunesse s'avérait utile. Alexandre sourit, ajoutant simplement :

« Correct ! »

Par ce simple mot, Alexandre m'avait inclus dans son monde, dans ceux de son engeance, comme son ami le sanglier. Il ajouta :

« J'aimerais venir vous consulter régulièrement quand je viens voir la dame de mes pensées que je nomme *Baie d'Along*.

— À votre gré ».

Je fis appeler les neveux :

« Votre oncle ne relève, en aucune façon, de la mise sous tutelle. Il désire me consulter régulièrement. Il exprime la demande que je l'écoute souvent. Ce sera fait. J'ai téléphoné au Docteur P. Il vous parlera de notre entretien. »

Ils se tenaient là, figés, inquiets, furieux. Du haut de sa stature, Alexandre les toisait. Il ajouta, condescendant :

« Ne vous affolez pas, mes chers petits ! Le professeur va s'occuper de moi ».

Les années qui suivirent, Alexandre revint régulièrement me voir. Il m'avait choisi comme référent privilégié de ses rêves, comme décrypteur de son bestiaire. Il m'associait à sa vision du monde. De la haute vallée, il voyait la baie d'Along à l'embouchure du Golu. Concernant les sommes récupérées, il les considérait comme

inutiles si ce n'est pour aller jouer d'interminables parties de cartes dans les foires et pour gâter la dame de ses pensées, sa chère *Baie d'Along*, lorsqu'il venait sur le continent. S'étant informé de quelques uns de mes écrits, il me taquinait gentiment sur certaines de mes tournures :

« N'est-ce pas ce que vous appelez l'assomption du désir ? »

Un jour, il arriva très amaigri. Cette fois-ci, il fallait un vrai « check-up ». Il me demanda à être hospitalisé, non loin de mon service, chez un de mes amis. Comme d'habitude, Alexandre n'était dupe de rien :

« J'ai le crabe en moi. Envoyez-moi chez un cancérologue à visage humain ».

Tout alla très vite. Alexandre allait mourir. Je passais régulièrement le voir dans le service de mon ami. L'heure vint où il demanda son transfert en Corse pour y être enterré. Ce fut notre dernière rencontre, en présence de *Baie d'Along*. Il me donna une sorte de copie annotée de son testament. Un quart de son épargne était légué à la dame de ses pensées. Tout le reste allait aux deux neveux, y compris l'appartement de Marseille dont ils ignoraient l'existence. Dans la copie qu'il me livrait, on pouvait lire : « [...] Je lègue à mes neveux A. et D. la maison du village (futurs gîtes ruraux ?), la masure et les pacages de la montagne (randonnées à venir pour touristes ?) les terres du bord de fleuve et le terrain sur la mer (lotissements à prévoir ?) ».

Alexandre tenait à ce que je figure, en bonne place, sur son avis de décès. Je serrai sa longue main décharnée. Alexandre avait toujours son étrange sourire, son regard des lointains. Il dit à *Baie d'Along* : « Il ne faut pas pleurer ». À mon adresse, il ajouta : « Il faut bien partir ».

Je vous remercie, Alexandre le fou, de m'avoir inscrit dans votre univers. J'ai la faiblesse de penser que ce monde, dont d'autres auraient disséqué les caractéristiques « insensées », représente la profondeur de l'Île où nous sommes arrimés. Je demeurerai toujours au côté des rebelles. Or, tout rebelle est visionnaire. Alexandre avait vécu debout, dans sa vision des êtres, quand tant d'autres se couchent devant les puissants. Il avait fait confiance aux secrets de la nature, à l'aise en son bestiaire. Dans sa solitude peuplée, il m'avait accueilli.

Si quelque lecteur de chez moi, là-bas, dans l'Île, lit ce récit, il vous reconnaîtra, Alexandre. J'ai visé, en cet écrit, à ce que votre trace ne se perde jamais.

SÉBASTIEN GIUDICELLI est professeur à la clinique universitaire de psychiatrie de La Timone à Marseille. Cet article est paru une première fois dans la revue *Sud-Nord*.

PATRICIA ANTONA *Préparation des «fritelle»*



